

J'avais un bon voisin, cher monsieur, un garçon en or.

Je dis « un garçon », bien qu'il eût passé la quarantaine – mais peu importe. Oui, un garçon en or, à qui l'on aurait tout pardonné. Il vivait seul, sans père, ni mère, ni marié, ni démarié, vu son humeur assez lunatique. (Inutile de m'attarder là-dessus, je m'y étais habitué. Et puis aujourd'hui, qui est exempt de caprices ?) Bref, je résume : un solitaire, sans famille ni descendance, sans amis ni compagnons. Un type sans histoire, qui n'aurait pas fait de mal à une mouche.

Depuis des années, entre sa maison et la mienne, c'était un va-et-vient permanent. Nous lui rendions visite et il nous offrait le café ; là-dessus, nous prenions un verre ou deux, ou bien nous dégustions des pâtisseries, car il était expert en la matière et concoctait de véritables délices. Lui aussi passait nous voir – plus rarement, certes – mais enfin, il venait. Nous le gardions parfois à déjeuner et le régaliions à notre tour. Nous lui rendions ses politesses, comme on dit, et comme il sied entre bons voisins. Les derniers temps, toutefois, il avait pris un peu ses distances et semblait fuir les rencontres autant que les visites ; nous nous abstenions donc de le déranger. Lorsqu'il nous apercevait de loin,

dans la rue, il tournait le dos et s'esquivait, ou bien il faisait mine de ne pas nous voir. Si par hasard nous tombions nez à nez, il s'arrêtait à contre-cœur, lâchait quelques bribes de phrases à la hâte – Qu'est-ce que vous devenez ? Comment ça va ? – mais d'un ton froid, je dirais même très froid, venant de lui.

Il était lunatique, je vous l'ai déjà dit, et je ne lui tenais pas rigueur de ces manières ; au contraire, c'était toujours moi qui lui parlais le premier. Je le prenais par le bras et le raccompagnais un moment, tout en cherchant un sujet de conversation, mais à peine avions-nous atteint son logis qu'il se précipitait à l'intérieur et me claquait pratiquement la porte au nez, tant il redoutait que je ne m'aventure au-delà.

La solitude, c'est bien connu, engendre tous les maux, car elle entraîne le repliement sur soi, rend l'homme étranger à ce qui l'entoure ; je n'insisterai donc pas sur ce défaut de mon voisin. Mais où diable veux-tu en venir ?, me demanderez-vous. Or j'en viens, justement, au sujet dont je voulais vous entretenir.

Que se passa-t-il au fond de lui, je ne sais, mais un beau jour, mon voisin souhaita me parler en tête-à-tête. Me livrer un petit secret, sans plus. Il m'avoua donc qu'une corneille toute noire qui, depuis quelques jours, ne cessait de croasser à sa fenêtre, l'avait rendu littéralement fou. Au début, expliqua-t-il, elle venait seule et il aurait pu lui régler son compte sans problème, mais très vite, elle se présenta en compagnie, menant avec les autres un tapage à vous flanquer la frousse, à vous donner la chair de poule, à vous déranger la cervelle. « La corneille, ajouta-t-il avec une expression d'angoisse, est un animal hostile à l'homme, un oiseau de sinistre augure, elle arrive tout droit de l'enfer, n'apporte que deuil et larmes, sème partout le malheur et la mort. C'est une bête répugnante qui se repaît de charognes, de fumier et de déchets, un oiseau maudit qui détruit les maisons jusqu'à leurs fondements, les démolit jusqu'à la dernière pierre avec tout ce qu'il y a dedans. Regarde un peu », fit-il, et il ouvrit la main, pour me donner à contempler – excusez le détail – une fiente jaunâtre. « C'est là le poison des poisons, une calamité, une vomissure du diable et pire encore que le diable, poursuivit-il ; une bande de corneilles est capable de réduire toute une ville, sans parler des croisements : à eux seuls, ils affoleraient le monde entier. »

De tels discours, vous le pensez bien, me laissèrent pantois.

Je restai aussi muet que vous, qui étiez loin de la scène et je vous fais grâce du reste de l'histoire qu'il me débita d'un trait – une histoire torrentielle, pleine d'une rage accumulée dans son cœur, et qui, venant d'un ami que j'avais connu si sage, d'un naturel si doux, me frappa au plus haut point.

« Oui, articulai-je enfin – surtout pour lui donner courage, en bon voisin que j'étais – on m'a déjà tenu de tels propos sur les corneilles, ce sont vraiment de sales bêtes, mais ce que j'entends là dépasse tout. À vrai dire, mon vieux, chacun en voit toujours autour de soi, sans y penser outre mesure ; on y est habitué. Mais toi, tu en fais tout un plat ! Comme le dit la sagesse populaire...

– Au diable la sagesse populaire ! rétorqua-t-il. Je ne dors plus, je ne trouve plus le repos. Les corneilles sont là à croasser dans ma cour, tu as bien compris ? Ce n'est pas moi qui ai perdu la raison, c'est elles qui me l'ont prise, qui m'ont rendu fou, qui s'insinuent de tous côtés. Et ce n'est pas un simple malaise dont on se dit : bon, ça passera. Non, c'est une inquiétude de plus en plus folle, un flot qui déborde et que rien ne peut plus maîtriser une fois qu'il a pris son élan. J'ai réfléchi, moi, j'ai étudié la question, je suis allé encore plus loin que tous ceux qui, dans ce fichu pays, ont écrit ou parlé là-dessus. Oui, j'ai des lettres, je ne suis pas n'importe qui. Je sais voir sous les apparences. Les corneilles sont le mal attaché à ce monde, il faut les exterminer avant qu'elles n'étendent leur pouvoir sur la terre entière, que le mal ne nous happe tous. »

Vous imaginez ma réaction. Je restai désespéré, sans voix. Et qu'opposer à un tel bombardement ? Surtout quand l'homme qui se livre ainsi est un tant soi peu respectable, et qu'on s'en voudrait de le contrarier. Ce qui retint aussi ma langue, c'est l'inconsistance, l'absurdité de ses propos. Mon voisin déraillait complètement, on en conviendra. Bref, je ne savais que lui dire. Je hochai la tête, répétant seulement, comme un perroquet : « Peut-être !... peut-être !... »

– Il n'y a pas de peut-être ! répliqua-t-il. Il faut voir clairement les choses et agir aussitôt, avant qu'il ne soit trop tard. J'ai donc installé un piège sur le mûrier, depuis peu, et je suis bien décidé à rester vigilant, à faire mon devoir de citoyen, à garder une cour toujours propre. Mais à chacun de balayer devant sa porte », ajouta-t-il avec autant de gravité que de conviction, non sans tourner la tête à tout moment, comme s'il eût craint

qu'un passant occasionnel ne surprît son secret. « Et crois-moi, martela-t-il encore, j'aurai sa peau ! Elle semble d'ailleurs avoir remarqué quelque chose, elle évite de se poser sur l'arbre. C'est rusé, ces bêtes-là. Mais je la piégerai quand même, je la coincerai, voisin, tiens-le toi pour dit. Pfft !... Pfft !... » lança-t-il tout à coup, et il partit en courant.

Je vous ai déjà dit qu'il était devenu bizarre, qu'il esquivait les rencontres, s'abstenait de toute visite ; mais que l'obsession de ces corneilles lui dérangeât l'esprit au point de lui faire vomir le poison et le feu pour une simple queue d'âne, comme on dit chez nous, je n'en revenais pas. Au fond il faisait pitié, car plus qu'un voisin, il restait à nos yeux un familier de la maison. Je n'étais pas moins chagriné que surpris.

Pendant un bon bout de temps, je ne le revis plus. J'en vins même à l'oublier après cette dernière conversation et ne songeai plus du tout à lui, accaparé que j'étais par mes propres soucis. Mais un jour, je sursautai au bruit d'une détonation qui fit trembler les vitres de la maison et qui, apparemment, provenait de sa cour.

« Qu'est-ce ça peut bien être ? demandai-je à ma femme.

– Un coup de feu, fit-elle évasive.

– Allons donc, un coup de feu ! C'est plutôt toi qui aurais besoin de quelques coups sur la tête : ça venait d'à côté !

– Ben oui, d'à côté », répondit-elle sans se démonter le moins du monde, comme si c'était là un incident des plus ordinaires.

L'inquiétude s'alliant à la curiosité, je ne pus, bien sûr, résister plus longtemps. Je me précipitai dans le jardin de mon voisin, malgré le serment que je m'étais fait, quelque temps auparavant, de ne plus mettre les pieds chez lui puisque lui-même nous boudait, tenait ses distances.

« Je l'ai eu », annonça-t-il avec un large sourire ; et il se lança dans un curieux pas de danse, avant même que je n'aie pénétré dans sa cour. D'une main il tenait son fusil de chasse, de l'autre la maudite corneille qu'il brandissait en l'air, pour mieux faire admirer le corps criblé de plombs. « À partir d'aujourd'hui, elle ne viendra plus croasser par ici, ni sur le toit ni dans le jardin ! »

Mais cette euphorie fut de courte durée et se termina de triste façon. Alors que mon voisin célébrait son triomphe, le ciel, au-dessus des toits, s'assombrit soudain, en même temps qu'il se remplissait de cris épouvantables, à vous donner le frisson, à vous

faire dresser les cheveux sur la tête. Un essaim de corneilles tournoyait au-dessus du mûrier, poussant d'affreux croassements, comme pour pleurer le massacre de leur sœur.

« Sale engeance ! Semence du diable ! Puissiez-vous crever à jamais ! » s'écria mon voisin d'une voix démente ; et il rentra précipitamment chez lui pour en ressortir aussitôt, muni d'une grosse boîte de cartouches. Il chargea prestement son fusil et se mit à tirer en direction du ciel, au jugé. Paf ! paf ! paf ! Puis, de nouveau, paf ! paf ! paf !

Je m'étais recroquevillé, les mains sur les oreilles, comme si le ciel risquait de s'écrouler sur ma tête. Et je n'avais pas tort en un sens, car une pluie lourde et noire s'abattit aussitôt de là-haut, une hécatombe de corneilles descendant en vrille, criblées de plombs, de la mitraille que mon voisin crachait en l'air par le canon de son fusil, comme s'il eût lancé des bonbons par poignées, un jour de noces, tout en vociférant d'une voix de dément : « Tenez, tenez donc ! Croassez encore, si vous le pouvez ! tenez ! » Et paf ! paf ! La boîte entière y passa.

Le jardin en friche, laissé à l'abandon, disparaissait à présent sous de noirs et tristes amas de corneilles dont les pattes et les ailes s'agitaient encore, en un sursaut d'agonie.

Inutile de m'étendre plus longtemps et de vous infliger le récit du carnage dont mes yeux furent témoins ce jour-là : vous imaginez le spectacle. Je m'arrêterai seulement aux inévitables conséquences de cette terrible bataille. Les coups de feu émurent nos concitoyens, qui alertèrent le pouvoir ; et celui-ci, qui ne prend jamais les devants, n'intervint, une fois de plus, qu'au moment et à l'endroit précis où il y avait du grabuge. Les forces de l'ordre, arrivées en trombe, eurent tôt fait de déployer leur mise en scène habituelle, cernant la maison, l'investissant par les canaux et les conduits d'eau, enjambant les portillons, coupant à travers les cours et profitant de l'occasion pour imposer au malheureux ce pénible numéro, propre à rester gravé dans sa mémoire : mains plaquées au mur, jambes écartées, poches prestement vidées de leur contenu, etc. Le fusil fut confisqué et la maison mise sens dessus dessous jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le reste des munitions ; puis, lui ayant passé les menottes, ils le promenèrent un moment à travers la ville à bord de leur voiture, en faisant hurler leur sirène.

Outre la raclée qu'ils lui administrèrent sans doute – selon

leur vieille habitude – ils lui collèrent quelques jours de détention, non pour atteinte à l'ordre public, mais pour port d'arme prohibée. À cela s'ajoutèrent des amendes et autres tracasseries, mais enfin on ne tarda pas à le renvoyer chez lui. Plus aucune corneille, désormais, ne croassait dans le mûrier et la sœur de mon voisin, qui était passée régulièrement, durant sa courte absence, pour inspecter les lieux et prendre soin de la maison, avait déblayé le jardin.

Mais les corneilles lui avaient véritablement becqueté la cervelle, à ce malheureux. Connaissez-vous cette expression « une corneille lui a becqueté la cervelle » ? Le pauvre bougre, qui avait toujours eu une mine ténébreuse, affichait désormais un visage mort, aussi noir qu'un conduit de cheminée. Muré dans son silence, il ne saluait ni ne regardait plus personne, ne liait plus la moindre conversation. Si l'on passait près de lui, il tournait la tête, vous ignorait totalement. Le plus souvent, il restait cloîtré dans sa maison, et ce qu'il y fabriquait jour et nuit, Dieu seul le sait. Même à sa sœur, il refusait l'entrée. La malheureuse venait jusqu'au seuil et y déposait un morceau de galette ou une pâtisserie, craignant qu'il ne négligeât de s'alimenter. De fait, il avait fondu, s'était creusé, desséché, tel un homme qui ne mange ni ne boit plus rien. Sa lumière restait allumée toute la nuit et il lui arrivait de ne pas mettre le nez dehors pendant des journées entières. Il sortait quelquefois le matin, portant des lettres et des valises, puis il revenait avec quelques livres et ressortait à nouveau pour évacuer de menus sacs en plastique, bourrés de déchets. Qui sait ce que le malheureux ruminait dans sa tête fêlée, ce qu'il mijotait dans son obscur laboratoire ? En un mot comme en cent, il s'occupait à des choses qui ne nuisaient ni ne servaient à personne, auxquelles le Diable et le fils du Diable n'auraient rien compris. Heureusement pour lui, il exerçait un petit emploi, mais où il échappait, en fait, à l'attention de tout le monde, tant ses collègues de travail préféraient le fuir, troublés et fâchés qu'ils étaient de croiser sa mine sombre.

L'une de mes fenêtres donnait sur sa cour, et de là-haut, on distinguait des pièges, filets, barbelés ou grillages de toutes sortes ; je n'en faisais pas grand cas, connaissant ses récents démêlés avec les corneilles, et ce qui s'en était suivi. Ces instruments étaient peut-être là depuis le début, à moins

qu'il ne les eût récemment installés, prévoyant de nouveaux assauts. Mais ce qui me désolait et me tracassait, c'étaient les commentaires avec lesquels les autres voisins, amis ou connaissances m'importunaient sans cesse. À les entendre, la cité entière ne bruissait que de son histoire, on le tenait partout pour un original, un type bizarre et on m'assommait de questions : Est-ce un fou ? Que fabrique-t-il donc, la nuit, avec sa lampe allumée ? Est-ce bien lui qui, profitant de l'obscurité, a recouvert de grillages le jardin public ? Pourquoi diable traîne-t-il toute la journée dans la périphérie, près du canal, grim pant aux peupliers, détruisant les nids, lançant des pierres aux oiseaux ? Et bien d'autres questions encore, à me rendre littéralement fou moi aussi. Par ailleurs, j'appris qu'il avait de nouveau été inquiété par les autorités, à plusieurs reprises. La première fois, on avait trouvé chez lui une sorte d'arme artisanale ; puis il avait brisé une vitre ou un réverbère, à coups de pierre. Quoi qu'il en soit, j'en avais conscience plus que jamais, la situation s'aggravait, devenait angoissante, pas seulement pour mon ami mais aussi pour nous, ses proches. D'autant que dans les petites villes comme la nôtre, mieux vaut se soustraire à la médisance, ne pas prêter le flanc à la calomnie. Plus d'une fois, je fus amené à chasser des gamins qui poursuivaient le malheureux de leurs cris et de leurs quolibets. Cela me faisait mal au cœur de le voir harcelé par leurs croassements !...

L'histoire devait finir comme toutes celles où se trouve embringué un original, un type différent des autres, comme on en rencontre dans chaque petite ville. Vous-même, sans doute, en avez connu un, ou vous gardez le souvenir de celui qui joua ce rôle dans la ville où vous avez grandi. Ne vous êtes-vous pas acharné, vous aussi, quand vous étiez enfant, sur un homme qui a sa manie ou son obsession ? Ne l'avez-vous pas raillé, chahuté, singeant ses tics, cherchant à le faire enrager, rien que pour vous l'offrir en spectacle, vous amuser de ses colères ? Si vous n'avez pas croassé ou imité un oiseau, croisant les mains en forme d'ailes, vous n'en aurez pas moins aboyé aux chausses de tel ou tel de vos concitoyens, cédant à un vague fond de sadisme, ou tout simplement, à une curiosité enfantine. C'est là, à mon sens, un comportement des plus naturels ; inutile, donc, de vous infliger des refrains déjà entendus sur des choses déjà vues. Je me serais même carrément dispensé de relater cette histoire, si

n'avait surgi un événement imprévisible et tout à fait hors du commun.

Des troubles, de graves désordres venaient de secouer notre ville – nouvelle meurtrissure dans une histoire déjà sanglante – et alors qu'on était occupé à soigner les plaies, à cacher les tombes, à recouvrir les traces encore fraîches d'une rude tempête, ponctuée de crimes et de massacres semblables à ceux des temps passés – il advint que les habitants, entre autres signes de malaise, se mirent à protester avec de plus en plus de véhémence, pour le motif que voici : ils ne trouvaient plus le repos du sommeil. Et dans l'écrasante majorité des cas, ils incriminaient l'insupportable croassement des corneilles qui depuis peu – surtout après les bouleversements évoqués ci-dessus – s'étaient mises à proliférer. Progressivement, la situation empira à tel point qu'il vaut mieux n'en rien dire. Les plaintes arrivaient en nombre, la cité se dégradait, les gens filaient en courant pour échapper aux fientes. Le soir, le ciel devenait presque entièrement noir, tandis que les croassements s'amplifiaient au point de recouvrir, d'étouffer les bruits de la vie courante. Dans le jardin public, sur la place centrale, du côté du canal, dans les champs d'épandage, sur les peupliers, les acacias et les peaux des tanneurs, dans les fosses à chevaux crevés, partout, de gros essaims de corneilles s'étaient formés, chassant du ciel toute autre espèce d'oiseau, harcelant les passants, faisant fuir les vieillards et les flâneurs qui aimaient à se réfugier sous les platanes. Le tronc des arbres, le toit des maisons, les rues, les trottoirs, les vitres des automobiles, tout, pratiquement, fut bientôt recouvert de fientes. En plein midi, par temps ensoleillé, les gens se protégeaient sous des parapluies. Ah, les infâmes chiures ! Là où elles tombaient, l'herbe ne poussait plus. Elles attaquaient jusqu'à la pierre, la rongeaient. Tout cela, bien sûr, ne manqua pas d'influer sur les occupations ordinaires des gens. Ils sortaient de moins en moins dans la rue, réagissaient en tout avec un excès de nervosité ; le plus souvent, ils préféraient rester enfermés chez eux, s'appliquaient à recouvrir leur cour et l'essentiel de leurs biens extérieurs de bâches en plastique ou de toiles de tente, plaçaient ailleurs d'invisibles filets, remisaient à la cave leurs objets précieux, se déplaçaient d'abri en abri, comme on essaie d'esquiver une pluie d'orage.

Parallèlement, on instaura des mesures de salut public. Afin

de détruire les nids les plus importants, on commença par abattre les peupliers. Puis, après approbation du décret municipal qui ordonnait que tous les arbres à simple fonction décorative soient supprimés, on dénuda quasiment le jardin public. Bientôt, dans les rues, apparurent des hommes en uniforme, armés de fusils – à double canon parfois, comme ceux des chasseurs – et qui, pointant leur arme vers le ciel ou la cime des arbres rescapés, lâchaient de temps à autre quelques volées de plomb. Peu à peu, la ville entière se trouva mobilisée dans une guerre désormais ouverte, déclarée devant le monde entier, et qui l’opposait à des corneilles de plus en plus agressives. On rédigeait des proclamations, on imprimait des affiches, des directives, on distribuait des conseils, on condamnait les personnes qui ne se conformaient pas aux prescriptions et à l’ordre public, on donnait d’heure en heure des informations à la radio locale, tandis qu’un comité de prévention contre les risques naturels siégeait quasiment sans discontinuer. On avait décrété l’état d’exception, et spontanément ou non, les gens s’étaient constitués en équipes spéciales pour les différentes opérations de nettoyage et de terrassement – ouverture des fosses où l’on déversait en tas les corneilles mortes – de désinfection et de lavage des rues, des maisons, des bâtiments publics... Bref, la cité tout entière cédait à la fièvre.

Dans la confusion et l’effervescence générales, personne, au début, ne prêta véritablement attention à mon voisin. On le voyait pourtant se démener et payer de sa personne avec une ardeur exemplaire, plus vivant, plus actif que jamais. Il rentrait chez lui ou en sortait avec cent accessoires ou instruments divers. Il rouvrit sa porte aux gens, les invitait lui-même, parfois, pour leur expliquer et leur montrer le fonctionnement de différents types de grillages, de pièces métalliques ou de filins armés d’un crochet à l’embout. J’appris en outre qu’à la mairie on avait fait appel à ses conseils et suggestions, allant même jusqu’à lui confier certaines responsabilités ; et par un curieux retour des choses, les gens se mirent à le prendre de plus en plus au sérieux. On ne le raillait plus, les enfants ne le tourmentaient plus. Il fut même intronisé au comité de prévention des risques naturels où il s’acquitta très vite d’une estime et d’une autorité considérables, vu ses compétences et le dévouement dont il témoignait dans l’accomplissement de ses fonctions. Plus d’une fois, il fut convié

à l'Université des Travailleurs pour y animer des débats et des conférences sur les différents moyens de se mettre à l'abri du mal, de lutter contre les forces hostiles à l'homme et à la nature, ou autres sujets annexes, comme ceux concernant la composition des fientes, la capacité de pollution des charognes, les techniques de désinfection par la chaux, le chlore, etc.

En tout cas, je ne l'apercevais plus guère, et les occasions d'échanger quelques mots étaient encore plus rares. Encore une fois, ce n'était pas que je lui tîns rigueur de son changement d'attitude et de la froideur qu'il m'avait manifestée, mais désormais, il était difficile de le retenir quand on le croisait dans la rue, car il était toujours sollicité par quelque rendez-vous, ou agité d'un souci, d'une inquiétude particulière.

La vie dans la cité était devenue insupportable. La prolifération des corneilles était telle que la poursuite de la lutte et des actions de prévention semblait vaine. Les gens étaient las et bien souvent, ils levaient les bras au ciel, en signe d'impuissance. Ils avaient tout essayé, pris toutes les mesures qui s'imposaient, s'étaient démenés en tous sens, mais sans résultat. D'autant qu'on s'était aperçu, les derniers temps, que les corneilles ne naissaient pas des seuls nids situés dans la ville, mais arrivaient aussi de l'extérieur, de pays étrangers, en d'interminables bandes noires, et elles ne suivaient pas un seul et unique itinéraire, mais surgissaient de tous côtés. Que se passait-il donc ? Une catastrophe ? Une irruption des forces de l'ombre ? Fallait-il voir là un sombre dessein ou un complot dirigé contre la ville, ou bien était-ce la ville même qui, par sa faute, avait attiré le malheur sur elle ? Autour de chaque corneille abattue, soit par balle soit par quelque moyen chimique, cent, mille autres se regroupaient en un vaste tourbillon, dans un concert de cris à faire éclater les oreilles des citoyens, tous à bout de forces et désormais incapables de la moindre réaction.

Un jour, les corneilles se multiplièrent au-dessus de nos têtes, à tel point que le ciel entier fut obstrué. Ce n'était plus qu'un immense champ noir, comme si l'obscurité s'était faite en plein jour. Les gens s'enfermèrent chez eux, désespérés, car tout déplacement était devenu impossible. La nuit qui succéda à ce jour fut terrible, insoutenable. Un véritable fléau pesait sur la ville.

Vers minuit, des éclairs et des coups de tonnerre annoncèrent

la venue de la pluie. Mêlés aux croassements des corneilles, ils composaient comme l'onde sonore d'un ouragan qui approche, roulant dans son souffle des clameurs et des éclats d'obus, prêt à s'abattre sur nous de toute sa force dévastatrice. De fait, on entendit bientôt sur les toits les premières gouttes de pluie. Ce fut d'abord une précipitation légère, qui tourna très vite à l'orage, aussitôt suivi, sembla-t-il, d'une épouvantable grêle tombant en bourrasque. Mitraillée de grêlons gros comme le poing, la terre grondait, les tuiles et les vitres volaient en éclats ; et cette calamité ne dura pas deux ou trois minutes, comme une grêle ordinaire, mais se prolongea démesurément. Personne ne put fermer l'œil, et personne, non plus, n'osa s'aventurer dehors. Puis, au matin, un calme profond s'établit soudain. Plus de grêle ni de pluie, le vent était tombé. Presque rien ne bougeait. Prudemment, les gens commencèrent à mettre le nez aux fenêtres, à travers le trou béant des carreaux fracassés, puis, lentement, avec beaucoup de circonspection, ils sortirent dans les rues. Et là, un fameux spectacle les attendait.

Tout était tendu de noir. Les cours, les toits, les branches, les ruelles, les jardinets autour des maisons, les voitures. Des monceaux de corneilles, exterminées par la grêle et la tempête de la veille, jonchaient le pavé, et l'on ne savait où poser le pied. Après avoir débordé en plusieurs endroits, le torrent avait, lui aussi, envahi les chaussées, roulant des charognes et de la boue ; des traînées d'immondices, des branches cassées, des ailes arrachées s'entremêlaient partout en un chaos inextricable, inimaginable pour ceux qui n'en furent pas témoins. Où qu'on se tournât, des corneilles, rien que des corneilles, des tas de corneilles inertes, et cela sous un ciel clair et pur, immensément ouvert, plus haut qu'il n'avait jamais paru à nos yeux. Plus étonnant encore, le soleil brillait à nouveau, répandant une chaleur douce, tendre, à peine humide, qui semblait devoir durer tout le jour. Les gens s'extirpaient de chez eux comme des animaux de leur tanière ou des soldats de leur abri, à l'issue du combat, donnant l'impression d'être restés enfermés là des mois entiers, et ils avançaient d'un pas hésitant, méfiants, n'en croyant pas leurs yeux.

Au-dessus de nos têtes, aucun bruit, aucun mouvement, aucun cri d'oiseau. Était-ce bien possible ? Les yeux tournés vers le ciel plutôt que vers le sol noir de la cour inondée de charognes,

je ne parvenais pas à remplir ma poitrine d'air, avec les doux rayons qui le traversaient, à m'en rassasier, m'en rassasier !

Je baissai enfin les yeux et, les promenant autour de moi, je pensai subitement à mon voisin. D'un bond, sans réfléchir, je m'élançai chez lui, impatient de lui apporter la bonne nouvelle ou de vivre à ses côtés cette métamorphose inattendue, fulgurante, la fin de son tourment, de la grave maladie dont il avait eu à souffrir, et nous aussi. J'avais tout lieu de croire que personne plus que lui, ne devait se réjouir d'un tel miracle. Mais sitôt passé le portillon de sa cour, je restai cloué sur place. À la plus grosse branche du mûrier, au beau milieu du jardin, pendait un corps sans vie, mangé, déchiqueté par la grêle et la tempête de la veille. À ses pieds, le sol disparaissait sous un amoncellement de cadavres, tandis qu'une corneille à demie crevée, agrippée à son cou, semblait palpiter encore.

Arles, 1993